

les industriels de la région industrielle adressée à la commission consultative des arts et manufactures de Roubaix.

La chambre de commerce de Roubaix, après avoir félicité le Gouvernement des éminentes fonctions dont il vient d'être revêtu par la commission consultative, expose en ces termes la situation présente de l'industrie roubaissienne :

Nous avons le devoir, dit-elle, d'appeler toute votre sollicitude sur la situation précaire de notre industrie. Nous avons vu disparaître les causes auxquelles on attribuait le malaise : crises alimentaires et craintes de guerre. Et pourtant le malaise continue. La principale cause était évidemment ailleurs, et de toutes parts on n'entend ici que plaintes et réclamations sur la déplorable influence que le traité de commerce a exercée sur notre cité. Et la pétition des 260 manufacturiers est le « cri unanime d'un pays qui s'épuise dans la lutte et qui fait de suprêmes efforts pour que ses doléances soient entendues du gouvernement. »

Ainsi, s'exprime la chambre de commerce, « la saison nouvelle, sous ses symptômes les plus alarmants ; nous sommes revenus de Paris les mains vides de commandes, consignes et encouragements. Et pourquoi ? Pourquoi ont-ils été placés les Anglais ou de la préférence, parce qu'ils peuvent produire à meilleur marché. Les productions françaises, au contraire, sont délaissées dans une position déplorables, et que l'on ne cesse de s'épuiser dans une lutte inégale. »

« Quel remède pour le libre échange ? quelle loi vont résulter de vos plaintes et des autres et promoteurs du traité de commerce ? »

« Eh ! quel messieurs de Roubaix, vous vous plaignez de ne pouvoir fabriquer à aussi bas prix que les Anglais, et vous prétendez qu'on vous rende vos droits protecteurs ? Alors donc ! La loi vous ferait voir une conséquence malheureuse de la réforme économique, nous décevrons, nous, une raison de persister dans notre système. Vous ne comprendrez donc jamais que nous avons établi le libre échange dans l'intérêt des consommateurs ? Or, si vous ne pouvez soutenir la concurrence des Anglais, fermez vos ateliers ! les consommateurs s'approvisionneront chez nos voisins. Et il en sera ainsi de toute industrie qui ne pourra pas se soumettre à notre principe ; tenez-vous la pour dit. »

Nous n'arguerons pas, c'est bien là le raisonnement des libres-échangistes de l'école orthodoxe.

« La conséquence vient toute seule, il peut arriver un jour où toutes nos fabriques et manufactures, ayant cessé de travailler, cesseront par la concurrence étrangère, les consommateurs français, en soient réduits à tout acheter aux Anglais et aux Allemands ; alors nous consommateurs nous serons forcés d'aller offrir notre travail à ceux qui l'auront enlevé chez nous. »

Nous savons bien que cette réduction à l'abandon du système libre-échangiste fait mourir les économistes de l'école dominante. Ils ne se rendent jamais à l'évidence. C'est un parti pris. — Protin.

On lit dans le Constitutionnel :

« Un journal eût pu annoncer que le gouvernement français a signé au gouvernement anglais, qu'à l'expiration du traité de 1860, d'importantes modifications y seraient demandées. Nous sommes autorisés à opposer à cette nouvelle le démenti le plus net. Il n'y a, à cet égard, rien de fait, rien de projeté. — G. Piel. »

« On remarquera que le journal officiel ne se borne pas à affirmer qu'il n'y a rien de fait, il ajoute, avec intention, qu'il n'y a rien de projeté. »

droya sa secrète antagoniste, mais il répondit avec douceur :

— Oui, mademoiselle, soixante ans. C'est vraiment encore trop jeune pour mourir ; et quand je songe à ma pauvre sœur...

— Au fait, intervint ma tante, que va-t-elle devenir votre sœur ?

M. Gobin parut se recueillir ; sa physionomie resta calme, sauf ses mains qui tremblaient imperceptiblement lorsqu'il répliqua :

— Mon projet est de la prière de venir habiter avec moi.

Mlle César fit un bond sur sa chaise et regarda, en dormant à ses petits yeux gris des dimensions démesurées :

— Elle va... venir... habiter... avec vous !

M. Gobin courba la tête, comme on le fait instinctivement devant une affaire de veuve qui s'annonce.

— Elle est seule, je suis seul... que pourrai-elle faire de mieux ? bégaya-t-elle, tandis que toute son âme passait dans ses oreilles tendues.

— Elle n'est rien, tout autre chose, répliqua nettement ma tante.

— Alors, chère mademoiselle Séraphine, donnez-moi votre conseil.

— Volontiers. Vous n'êtes plus assez jeune pour échanger vos habitudes ; votre sœur se bouleversera, je la connais.

— Elle paraît s'y conformer, j'ai eu l'impression de voir sa main se serrer sur son sein, et si modeste, elle permit de dire :

— Ah ! si vous ne faites une question d'argent, j'ai mes idées. Songez bien que je suis non, parlez, vous savez comment je suis désintéressé.

— Oui, fit ma tante avec un sourire

pour notre industrie ; il serait utile que le Constitutionnel publiât bien nous dire s'il est autorisé par le gouvernement à publier périodiquement un fait aussi grave.

J. BESOUX.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, mardi 19 janvier.

Les discours de l'Empereur ont réouvert hier le sujet des conversations ; mais la discussion, en pareille circonstance, est interrompue par ce qu'on appelle le « fait » et suivant les circonstances. Ainsi sur la question de paix ou de guerre nous entendons les appréciations les plus différentes. L'empereur a dit qu'il avait atteint son but, qui est de mettre la France en état de lutter contre l'immense quelle puissance ; donc, prétend l'un, nous devons nous attendre à une lutte prochaine. Mais, répond l'autre, il a proclamé son ferme espoir de voir la paix se maintenir, par conséquent, nous devons être rassurés contre toute éventualité de combat. Le Figaro prête à un diplomate un mot qui peut mettre tout le monde d'accord : c'est un discours pacifique-belliqueux.

Le discours de l'Empereur n'est en effet ni pacifique ni belliqueux ; Le chef de l'Etat a voulu, à notre sens, affirmer que son gouvernement est prêt à supporter les événements, quels qu'ils soient, pacifiques ou belliqueux. Ce n'est une menace pour personne, c'est un avertissement pour tous. En ce qui concerne plus particulièrement l'intérieur, il n'y a pas à se méprendre sur sa pensée ; il ne veut rien retirer des dernières réformes constitutionnelles, mais il n'en fait pas prévoir de nouvelles ; et le mot de liberté qui est son discours s'entend uniquement de l'application des lois existantes.

Il sera intéressant de constater l'impression produite au dehors et que nous ne pourrions bien apprécier que demain ou après-demain. Nous croyons que, à l'étranger, on aura été, particulièrement frappé des déclarations concernant le développement de nos ressources militaires ; et que si le discours de l'Empereur est ferme relativement à la politique intérieure, il ne l'est pas moins pour la politique extérieure. C'est peut-être cette fermeté qui est le ton général du discours qui a rassuré le Bourse un peu ébranlée hier : en effet nous avons eu aujourd'hui un mouvement de hausse, peut-être moins remarquable par l'élévation des cours que par son caractère bien marqué et soutenu.

On donnait aussi de meilleures nouvelles des conséquences de la conférence. Comme je vous l'ai dit, la note au protocole rédigé et signé par les plénipotentiaires est signifiée à la Grèce, et l'on dit que M. Rhangabé a envoyé à son gouvernement des conseils de modération et de prudence.

Hier, après la séance impériale, il y a eu au conseil d'Etat assemblée générale. La première séance du corps législatif a eu lieu à deux heures. Le président Schneider, suivant son habitude, n'a pas prononcé de discours politique ; il s'est borné à annoncer à la chambre les pertes qu'elle a faites depuis la dernière session et dont le nombre vient de s'augmenter par la mort du comte de Barbantane, député de Saône-et-Loire.

Selon la promesse faite par M. Magnin, le projet de budget a été déposé aujourd'hui sur le bureau de la chambre. Cette fois on se pourra plus faire de reproche au gouvernement.

Le jour de M. Emile Ollivier, le 19 Janvier, paraîtra les premiers jours de février. Ce ne sera pas seulement le récit des réformes du 10 janvier et des incidents qui les ont précédés, mais aussi ce sera un exposé succinct des opinions de l'Empereur et du public hier l'agence Havas

La dépêche succincte que recevait de Londres et publiait hier l'agence Havas

leur sur toutes les questions à l'ordre du jour. L'ouvrage qui paraîtra seulement deux cent cinquante pages formera un corps de doctrine politique. Quant aux lettres que l'honorable député a reçues de l'Empereur, quand se prépareraient les modifications constitutionnelles du 10 janvier, je ne puis encore vous dire si elles seront publiées dans cet ouvrage.

M. Lator Dumoulin, le créateur d'outiers parti sous le second empire, va publier aussi une nouvelle édition augmentée de son livre Questions Constitutionnelles. Elle va paraître dans quelques jours et sera précédée d'une préface qui sera comme le programme du tiers-parti à la veille des élections.

On a beaucoup remarqué la présence de M. le premier président Devienne et du procureur général Grandperret à la première réception de M. Grévy, bâtonnier de l'ordre des avocats.

M. Andral doit aller à Bordeaux, dit la France Centrale, pour défendre les Jésuites dans une nouvelle affaire qui leur est intentée à cause de certains règlements d'instruction publique.

Il y a ce soir grand dîner et réception au ministère de l'Intérieur. Presque-tous les députés s'y trouveront réunis.

Malgré la mort récente de sa mère, M. Haussmann a fait lui-même hier les honneurs du bal de l'Hotel-de-Ville.

Ce soir, au Théâtre Italien, début d'une nouvelle étoile, Mlle Emma de Marska, dans Lucia.

A l'Opéra-Comique, exécution de Daniel, cantate de M. Rabateau, qui a obtenu le grand prix de Rome 1868.

CH. CABOT.

Mardi, 20 janvier.

Les appréciations contradictoires du discours de l'Empereur commencent à se concilier peu à peu, c'est-à-dire que l'opinion se fixe sur deux ou trois points plus saillants.

Vous vous rappelez la polémique qui s'est engagée, il y a quelques mois, sur les avantages et les inconvénients du gouvernement personnel, polémique qui finit par clore une note du Moniteur. On adressait au gouvernement deux reproches qui ne s'accordaient guère : ainsi l'un disait que les ministres avaient toute autorité, que le chef de l'Etat se renfermait dans le rôle de spectateur, que toute initiative était abandonnée par lui ; de l'autre côté, on se plaignait de ce que tout l'avenir et le présent de la France reposaient sur lui, qu'il avait à sa disposition l'honneur et l'argent de la nation, et le reste. Desorte que nous avions les désavantages du gouvernement personnel sans en avoir les avantages.

Il nous paraît hors de doute que l'Empereur a été frappé de cette polémique, et nous trouvons dans son discours le contre-coup des préoccupations qu'elles avaient fait naître dans son esprit. Quelques journaux remarquant que l'Empereur met en avant sa personnalité et sa responsabilité avec un caractère plus accentué que dans ces dernières années, déclarent ce fait comme un retour de « vaillantisme » qui rappelle les allures décidées du gouvernement aux débuts du règne. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ceux qui constatent ce fait ne peuvent pas être rangés précisément parmi les amis de l'Empire.

C'est, en effet, l'impression prédominante, non-seulement en France, mais aussi à l'étranger, que le discours du 18 janvier a un caractère de fermeté plus marqué que ceux des années précédentes, et naturellement on incline à y voir l'indice de résolutions déjà à présent arrêtées. Il faut bien le dire, cette netteté d'allures ne déplaît pas à la majorité ; on préfère à l'indécision, à l'hésitation, un esprit de décision allant même jusqu'à la cranerie. On aime la force chez nous surtout, mais surtout dans le gouvernement.

La dépêche succincte que recevait de Londres et publiait hier l'agence Havas

sur l'effet produit en Angleterre par le discours de l'Empereur, était qu'en partie exacte. Sans doute les journaux anglais rendent justice aux intentions pacifiques de l'Empereur, mais ils contiennent des appréciations très-diverses, et chez quelques-uns très-sévères sur les actes et les tendances de notre gouvernement. C'est été de la présomption que d'espérer de la part des feuilles anglaises une approbation sans réserves.

M. de la Velette a dû recevoir aujourd'hui M. Burlingham, chef de la mission chinoise. Tout le personnel de la mission doit être reçu dimanche par l'Empereur.

La dernière réunion de la conférence a dû avoir lieu aujourd'hui pour l'apposition des dernières signatures. Une copie du protocole sera envoyée au gouvernement grec ; elle sera portée par le jeune comte Walewski, attaché d'ambassade. On ne doute pas que la Grèce ne se renne aux raisons exposées dans ce protocole. Il est bien évident que seule elle est incapable de lutter contre la Turquie sur terre ou sur mer.

Vous trouverez dans les journaux du soir des dépêches concernant les affaires d'Espagne et les résultats connus des élections. Ici on assure, qu'il y a eu une entente établie entre la reine Isabelle et le prétendant Don Carlos pour faire avorter la candidature du duc de Montpensier.

Ainsi qu'on le disait hier soir, M. Schneider n'a pas fait de discours politique ; il s'est borné à exhorter les députés à la courtoisie des discussions et à compris dans l'expression de ses regrets tous les membres de la Chambre a perdus depuis l'année dernière sans faire de mention spéciale pour aucun d'eux. Il n'a voulu établir aucune distinction ; c'était une réserve de bon goût qui a évité tout froissement.

Aujourd'hui aura lieu l'élection des secrétaires : on dit que la majorité, pour donner la preuve de ses bonnes dispositions et de son désir de conciliation, nommerait un ou deux candidats pris dans le centre gauche ou même dans la gauche.

Il est décidé que les comptes-rendus analytiques des séances du Corps législatif seront abrégés de moitié. Il faudra bien s'attendre à ce que quelques honorables s'en fassent. Rien ne leur servira de préparer leurs discours d'avance, de les écrire, de les signer. Le public qui lit les débats in extenso dans le grand Journal officiel n'est pas très-nombreux, et encore ne lit-il que les discours des orateurs-étoiles.

Aujourd'hui a dû être déposée par plusieurs membres de la gauche une demande d'interpellation sur les récentes affaires de la Réunion. Les interpellations concernant la politique intérieure et extérieure ne seront déposées que dans deux ou trois jours et peut-être seulement la semaine prochaine.

L'exposé de la situation de l'Empire ou Livre bleu a été distribué aujourd'hui aux députés et aux sénateurs. Le Livre jaune sera distribué demain ou après demain.

Hier, avant l'ouverture de la séance, M. Gréssier a été fort entouré et félicité par ses anciens collègues.

Hier encore, à la 6^e chambre de la police correctionnelle, a eu lieu la troisième audience consacrée à l'affaire des banquiers Aycaud et Cie contre MM. Péreire, Hugelmann, Beaucé et Lefebvre. M. Nicolet avait plaidé à la précédente audience. A celle d'hier, M. Leroux a présenté la défense de M. Hugelmann. L'entendue de cette plaidoirie a décidé le tribunal à renvoyer la suite de l'affaire à huitaine. M. Mathieu, avocat de MM. Péreire a demandé pour ses clients la remise de l'affaire jusqu'après la session. On assure que MM. Aycaud se proposent à adresser au Corps législatif une demande en autorisation de poursuites contre MM. Péreire. On ne prévoit donc pas que la suite de cette affaire en

éternel prétendant qui s'éloignait d'un air de triomphe.

— Je veux mes gouttes, je souffre du cœur ce soir, dit ma tante, et nous rentrâmes.

Agathe me fit pitié — sa fortune paraissait compromise à son tour par la soumission du vieux garçon, si ma tante persistait dans cet attendrissement dangereux. Elle se fit petite, mielleuse, servile, prête au rire ou au soupir, étudiant chaque pli du front de Mlle Séraphine pour y découvrir la conduite à tenir, la parole à dire.

Celle-ci se plaignit de palpitations, se mit au lit de bonne heure, et ma cousine comédienne, sans plus de façons que moi-même, se retira sombre et muette dans sa chambre.

Le lendemain, contre toute prévision, M. Gobin ne parut pas. Ma tante, inquiète de cette absence plus qu'étrange, en fit demander le motif. Il fut répondu à Marianne que le digne homme, par suite sans doute des violentes émotions de la veille, avait été saisi d'un accès de goutte, maladie dont il ressentait les atteintes depuis quelques années.

Mlle Séraphine approuva mal ce contre-temps, parla beaucoup du malade, se plaignit de son isolement toute la semaine, car l'accès se prolongeait. Le soir, impatientée par Agathe qui jouait assez mal sa bêtise, il lui échappa de s'écrier :

— Ah ! si je voulais bien, ce cher monsieur Gobin, serait ici, soigné, gâté, égayé ; nous ferons une partie près de son fauteuil... comme il en serait heureux !

Le coup était rude. Agathe annonça cent d'as, marqua quarante et joua des

lasses cartes alors qu'il eût fallu battre atout.

— Vous êtes folle ! exclama durement ma tante, quel plaisir y a-t-il à lutter contre un adversaire de votre force ? Avec ce pauvre monsieur Gobin il faut en finir d'un vibrantement, au moins... tandis qu'avec vous !... Ah ! combien il me manque ! il faudrait pourtant aviser, car si la goutte le reprend chaque hiver !...

Lorsqu'après cette orageuse soirée, je traversai la chambre d'Agathe pour rentrer dans le cabinet vert ; je vis ma cousine si fort occupée à écrire que je lui adressai deux fois une question indispensable sans obtenir de réponse. Tout à coup sa plume cassa de courir sur le papier, elle releva la tête, me regarda d'un air étonné :

— Marianne est-elle couchée ? me demanda-t-elle.

— Je le crois.

— Tant pis. Et ce cas, voulez-vous me rendre un service ?

— Volontiers.

— Mettez un manteau et venez avec moi jusqu'à la poste. J'ai une lettre pressée à écrire, et je n'ose pas sortir seule.

Un peu étonnée, je mis un manteau et une capeline sans répondre. Nous descendîmes maison ne bougea. Une minute après, serrée l'une contre l'autre, nous aperçûmes les rues désertes de Valenciennes. J'étais un peu effrayée, un peu mécontente, le mystère avait toujours répugné à ma jeunesse étroite. — C'est là, dit-elle, que l'on se sépare.

E. DE CLUSSY.

(La suite au prochain numéro.)

quivoque. Eh bien ! votre sœur n'a pas mes idées, je ne saurais l'introduire chez moi ; il faudra donc que je me prive de votre société par votre faute.

— Que dites-vous ? jamais ! s'écria métodiquement le bonhomme.

Ma tante le regarda et son sourire s'accrut d'amour-propre satisfait. Elle était femme après tout ; avec ce vieux prétendant elle ne jugea même pas nécessaire d'employer la réflexion, ni la conquetterie, ni surtout la prière. Il lui plut d'affirmer son empire.

— Elle reprit donc sa voix nette, métallique, qui me surprenait toujours, sortant d'une poitrine doublement capotée :

— Vous ne recevez pas votre sœur, monsieur Gobin, parce qu'une femme admise dans votre intérieur vous bannirait à jamais du mien ; et j'ai quelque raison de croire que votre intérêt bien entendu s'oppose à cette rapture.

On voyait à la fois la pâleur envahir le visage parohenné du pauvre homme, et sous ses lunettes, ses yeux s'enlendaient d'un espoir nouveau. Il approcha doucement sa main ridée de la main de ma tante et la retenait délicatement.

— Ecoutez-moi, chère mademoiselle, dit-il en pesant ses mots, je me fais vieux, vous venez de me le faire entendre vous-même ; j'ai besoin de soins et d'affection. Une femme, dans ce triste ménage de garçon, serait bien nécessaire. Un seul de nous tous se complaisant les utiles fonctions du ménage, ne disservant en rien des réflexions et tous jours vivants, ses espérances toujours repoussées et qui ne s'éteindront jamais.

Nouveau sourire de Mlle Séraphine et

petite moue des lèvres jouant l'incrédulité.

Agathe travaillait avec une activité fébrile. Elle créait une rose sur sa tapisserie pendant que monsieur Gobin créait une période.

Il régna pendant quelques minutes un de ces silences formidables, sous lesquels se cachent les décisions imprévues.

Ma tante rêvait. Son impénétrable physionomie s'éclairait d'une lueur attendrie dont je n'étais pas seule à suivre anxieusement la trace ; l'aiguille d'Agathe demeura immobile ; M. Gobin ne respirait plus.

— Eh bien ! mon cher monsieur Gobin, dit-elle tout à coup en fixant ses yeux doucetés sur son vieux admirateur, voilà mon dernier mot ; l'entrée de votre sœur dans votre maison en ferait envoler à jamais, non-seulement les rêves que vous y arbriez avec tant de constance, je le reconnais, malgré beaucoup de déceptions, mais encore les velléités de satisfaction qu'il me plairait peut-être un jour de leur donner.

M. Gobin fit un cri, s'inclina sur la main qu'il retenait encore et y incrusta ses lèvres, ou plutôt ses longues dents, car il riait d'aise en accomplissant cette démonstration de galanterie vieillotte.

— Je vais écrire à Mme Lévier de s'installer définitivement à Aurillac, dit-il en se levant.

Il échangeaient une dernière poignée de main.

— Ah ! soupira-t-il sentimentalement, que je voudrais que ce serment de mains fut un serment de cœur !

Ma tante daigna rire de ce piètre calembour et regarda complaisamment son

éternel prétendant qui s'éloignait d'un air de triomphe.

— Je veux mes gouttes, je souffre du cœur ce soir, dit ma tante, et nous rentrâmes.

Agathe me fit pitié — sa fortune paraissait compromise à son tour par la soumission du vieux garçon, si ma tante persistait dans cet attendrissement dangereux. Elle se fit petite, mielleuse, servile, prête au rire ou au soupir, étudiant chaque pli du front de Mlle Séraphine pour y découvrir la conduite à tenir, la parole à dire.

Celle-ci se plaignit de palpitations, se mit au lit de bonne heure, et ma cousine comédienne, sans plus de façons que moi-même, se retira sombre et muette dans sa chambre.

Le lendemain, contre toute prévision, M. Gobin ne parut pas. Ma tante, inquiète de cette absence plus qu'étrange, en fit demander le motif. Il fut répondu à Marianne que le digne homme, par suite sans doute des violentes émotions de la veille, avait été saisi d'un accès de goutte, maladie dont il ressentait les atteintes depuis quelques années.

Mlle Séraphine approuva mal ce contre-temps, parla beaucoup du malade, se plaignit de son isolement toute la semaine, car l'accès se prolongeait. Le soir, impatientée par Agathe qui jouait assez mal sa bêtise, il lui échappa de s'écrier :

— Ah ! si je voulais bien, ce cher monsieur Gobin, serait ici, soigné, gâté, égayé ; nous ferons une partie près de son fauteuil... comme il en serait heureux !

Le coup était rude. Agathe annonça cent d'as, marqua quarante et joua des

lasses cartes alors qu'il eût fallu battre atout.

— Vous êtes folle ! exclama durement ma tante, quel plaisir y a-t-il à lutter contre un adversaire de votre force ? Avec ce pauvre monsieur Gobin il faut en finir d'un vibrantement, au moins... tandis qu'avec vous !... Ah ! combien il me manque ! il faudrait pourtant aviser, car si la goutte le reprend chaque hiver !...

Lorsqu'après cette orageuse soirée, je traversai la chambre d'Agathe pour rentrer dans le cabinet vert ; je vis ma cousine si fort occupée à écrire que je lui adressai deux fois une question indispensable sans obtenir de réponse. Tout à coup sa plume cassa de courir sur le papier, elle releva la tête, me regarda d'un air étonné :

— Marianne est-elle couchée ? me demanda-t-elle.

— Je le crois.

— Tant pis. Et ce cas, voulez-vous me rendre un service ?

— Volontiers.

— Mettez un manteau et venez avec moi jusqu'à la poste. J'ai une lettre pressée à écrire, et je n'ose pas sortir seule.

Un peu étonnée, je mis un manteau et une capeline sans répondre. Nous descendîmes maison ne bougea. Une minute après, serrée l'une contre l'autre, nous aperçûmes les rues désertes de Valenciennes. J'étais un peu effrayée, un peu mécontente, le mystère avait toujours répugné à ma jeunesse étroite. — C'est là, dit-elle, que l'on se sépare.

lasses cartes alors qu'il eût fallu battre atout.

— Vous êtes folle ! exclama durement ma tante, quel plaisir y a-t-il à lutter contre un adversaire de votre force ? Avec ce pauvre monsieur Gobin il faut en finir d'un vibrantement, au moins... tandis qu'avec vous !... Ah ! combien il me manque ! il faudrait pourtant aviser, car si la goutte le reprend chaque hiver !...

Lorsqu'après cette orageuse soirée, je traversai la chambre d'Agathe pour rentrer dans le cabinet vert ; je vis ma cousine si fort occupée à écrire que je lui adressai deux fois une question indispensable sans obtenir de réponse. Tout à coup sa plume cassa de courir sur le papier, elle releva la tête, me regarda d'un air étonné :

— Marianne est-elle couchée ? me demanda-t-elle.

— Je le crois.

— Tant pis. Et ce cas, voulez-vous me rendre un service ?

— Volontiers.

— Mettez un manteau et venez avec moi jusqu'à la poste. J'ai une lettre pressée à écrire, et je n'ose pas sortir seule.

Un peu étonnée, je mis un manteau et une capeline sans répondre. Nous descendîmes maison ne bougea. Une minute après, serrée l'une contre l'autre, nous aperçûmes les rues désertes de Valenciennes. J'étais un peu effrayée, un peu mécontente, le mystère avait toujours répugné à ma jeunesse étroite. — C'est là, dit-elle, que l'on se sépare.

E. DE CLUSSY.

(La suite au prochain numéro.)